

The image shows a book cover with a dark, textured background. It is adorned with an intricate, repeating pattern of gold-tooled decorative elements. These elements include large, symmetrical scrollwork designs, smaller floral motifs, and stylized foliate patterns that fill the corners and edges. The gold leaf used for the tooling has a slightly aged, mottled appearance.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
LABICHE.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LABICHE

TOME III

PRÉFACE DE RENÉ CLAIR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustrations originales

DE

JACQUES CARELMAN, TIBOR CSERNUS

ROBIN JACQUES, JACQUES NOËL

ET MICHEL SIMÉON.

AU CLUB DE L'HONNÊTE HOMME

A PARIS

Ce tome troisième de la première édition des Œuvres Complètes d'Eugène Labiche, composé en Didot, a été achevé d'imprimer en juin 1967 sur les presses de l'Imprimerie Firmin-Didot. La reliure a été exécutée et gravée par les ateliers Boutan-Marguin à l'aide de fers originaux. Le tirage a été limité à 3 000 exemplaires tirés sur Velin mat des Papeteries Prioux numérotés de 501 à 3 500, 500 exemplaires tirés sur chiffon du Marais numérotés de I à D, et 100 exemplaires marqués H. C., le tout constituant l'édition originale.

LE NUMÉRO DE CET EXEMPLAIRE FIGURE SUR LE PREMIER VOLUME

**ŒUVRES COMPLÈTES
DE LABICHE**

III

Première édition

NOTICES DE GILBERT SIGAUX

© *Club de l'Honnête Homme* 1966

Préface

Ce diable d'homme, on ne sait par quel bout le prendre. Il dérouté ceux qui s'évertuent à situer l'auteur dans l'œuvre, l'œuvre dans l'auteur, et qui ont à cœur qu'un écrivain soit tourmenté, torturé, obsédé, que sais-je ? Ses mœurs sont normales, le malheureux, le sadisme pas plus que l'inceste ne paraît l'affriander et il n'a pas même été en prison ! Pis que cela, il était bon mari, bon père et bon ami ; il se plaisait à la campagne, prenait soin de ses récoltes, élevait du bétail, plantait des arbres et se tenait fort bien à table avec les fermiers du voisinage. On ne peut imaginer personnalité plus rebuante au regard de notre époque où les titres de « révolté », encore mieux de « maudit », seront bientôt récompensés aussi officielles que jadis une médaille d'or au Salon des Artistes Français.

Et pourtant l'œuvre de ce bourgeois rieur nous enchante autant qu'elle enchantait nos arrière-grands-parents. Elle a traversé les années sans rien perdre de sa verdeur ni de son acidité, sans même passer par ce purgatoire d'où ne ressortent que les rares pièces refusées par l'oubli. Le XIX^e siècle a produit des milliers de comédies et de drames. Qu'en reste-t-il qui nous touche encore ? Les admirateurs de Hugo ou de Dumas fils auraient été bien surpris si on leur avait prêté qu'au premier rang de la survie brilleraient les ouvrages de ces deux dramaturges, d'importance secondaire en leur temps, qui se nomment Alfred de Musset et Eugène Labiche.

L'art du théâtre, plus que tout autre, est soumis aux variations du goût. Qu'on en juge : le mélo de Ducange et Diniaux, Trente Ans ou la Vie d'un joueur, est « un des drames les plus complets et les plus vigoureux qui aient jamais été mis à la scène ». Cependant que, dans une notice consacrée aux Caprices de Marianne, nous apprenons que « pour l'auditeur qui sort du Théâtre-Français, ces Caprices sont pitoyables et capables d'agacer les nerfs de quiconque a des nerfs ». Et qui dit cela ? Non pas un infime courrieriste abusé par la bonne ou la mauvaise humeur d'un soir, mais le très sérieux Dictionnaire universel, c'est-à-dire le Grand Larousse publié en 1876. O critiques d'aujourd'hui, prenez-en, comme on dit, de la graine ! Vous serez peut-être jugés à votre tour. Et l'on souhaite bien du plaisir à nos descendants.

Labiche cependant eut plus de chance, de son vivant,

que le pauvre et charmant « enfant du siècle ». Ses succès lui assurèrent bientôt une renommée qui lui fut fidèle. Mais assigne-t-on jamais au comique la place à laquelle il a droit ? Ce n'est pas sans raison que Molière fait dire à Lysidas « qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses ». Notre auteur ne reçut qu'une parcelle de la considération qui s'attachait aux spécialistes du genre noble ou tragique. Cela est de tous les temps. Il semble qu'au sortir d'un théâtre, le spectateur soit gêné par le souvenir du rire auquel on l'a contraint et fier des larmes qu'il a versées, ingrat envers qui l'amuse et respectueux de qui le fait pleurer. Labiche lui-même, conscient de l'estime tout au plus indulgente qu'on porte aux « bagatelles », parle de son travail avec la plus grande modestie :

« La Muse qui nous inspirait, mes amis et moi, était une bien petite Muse. Elle s'appelait tout simplement la bonne humeur. »

A-t-on jamais vu une telle humilité chez un auteur de « pièces sérieuses » ?

« Mes amis et moi. » C'est ainsi que, dans son discours de réception à l'Académie, Labiche tient à rappeler qu'il n'a pas écrit son œuvre tout seul. Et ces quelques mots attirent l'attention sur ses collaborateurs dont le nombre nous étonnerait si nous ne savions que le travail à deux ou trois était alors chose courante chez les faiseurs de comédie. Sur ce travail en commun, Émile Augier, qui y participa par occasion, nous apporte son témoignage :

« Nous avons fait ensemble un scénario très développé pour lequel je lui servais plutôt à l'exciter par la contradiction qu'à lui donner des idées, car elles lui venaient si vite que je n'avais pas le temps d'en avoir moi-même ; après quoi, il m'a demandé la permission, que je lui ai généreusement octroyée, d'écrire la pièce tout seul, à la charge par moi de revoir son travail et de l'arranger à ma guise ; j'ai refait quelques bouts de scène, pratiqué quelques coupures, et voilà. Je n'oserais pas affirmer que le rôle de ses autres collaborateurs ait été aussi modeste que le mien ; mais il est probable que le procédé a été analogue. »

On trouvera dans le présent volume, parmi des piécettes et pochades de valeurs inégales, un acte intitulé Deux Gouttes d'eau, histoire d'une ressemblance imaginaire dont le mécanisme et les effets de surprise sont remarquables. Or, cette comédie-vaudeville est signée « Anicet-Bourgeois et Eugène Labiche ». Anicet-Bourgeois est surtout connu comme fabricant de mélodrames tels que : la Nonne sanglante, Latude, la Dame de Saint-Tropez, l'Orphelin du Pont Notre-Dame. Le fait que son nom soit cité ici avant celui de son partenaire signifie-t-il que cet acte doit plus au premier qu'au second ? A cette question, Augier répond indirectement quand il parle de ceux qui assistèrent son ami :

« ... Je remarque que les pièces qu'ils font sans lui ont la tournure toute différente de celles qu'ils font avec lui ; et qu'au contraire son répertoire à lui porte partout la même empreinte, la même marque de fabrique, reconnaissable entre mille, qui par conséquent ne peut être que la sienne propre. »

Et Henri Meilhac, qui prit la succession de Labiche à l'Académie, confirme, dans son discours de réception, le témoignage d'Augier :

« Labiche travaillait énormément : ceux de ses collaborateurs qui lui ont survécu se souviennent encore de la peine qu'il prenait avec eux, pour arriver à ce que les scénarios, les canevas des pièces qu'ils faisaient ensemble, fussent parfaits ; le scénario fini, par exemple, ses collaborateurs n'avaient plus à se donner de mal, attendu que c'était Labiche qui écrivait ; et Labiche lui-même n'avait pas à s'en donner beaucoup. Jamais auteur dramatique n'a écrit plus facilement ; il écrivait comme il parlait, et cela seul explique sa prodigieuse fécondité. »

Mais pourquoi cet auteur si fécond demandait-il des collaborateurs ? L'un d'eux l'expliqua fort honnêtement dans une lettre adressée au Figaro en 1879 et qui répond par avance à Henry Becque que cette question agita singulièrement :

« Labiche n'a pas besoin de collaborateur mais il a besoin de la collaboration. Le talent du collaborateur lui importe peu ; et la preuve en est dans les succès qu'il a obtenus avec les plus humbles, qui sont aussi grands, tout aussi nombreux que ceux qu'il a remportés avec les plus illustres. Labiche a besoin d'un vis-à-vis, quel qu'il soit. Il a besoin d'un mur, d'un plastron sur lequel il puisse s'escrimer... »

Fouineurs de l'histoire littéraire, faites-vous une raison ! La cause semble entendue quant aux collaborateurs de Labiche qui écrit lui-même, en tête de son Théâtre complet, qu'ils sont tous restés ses amis. C'est dire qu'aucun d'eux ne lui fit éprouver les ennuis, en somme assez mérités, que Félix Gaillardet et Auguste Maquet causèrent à Dumas père. Il n'y aura pas de mystère Labiche comme il y a, selon la fantaisie de Pierre Louys, un mystère Molière et, selon tant d'autres, un mystère shakespeareien.

Labiche, on nous l'a dit, avait le génie facile. Une conversation avec un ami dans son appartement de la rue Caumartin ou pendant un séjour en Sologne et le voilà parti, joyeux chasseur d'idées, sur une nouvelle piste. On regrette parfois que, trop généreux, trop riche en projets, il traite avec quelque insouciance ceux qui

auraient mérité qu'on leur consacrait plus de soin. Ainsi, cette Chasse aux corbeaux dont le thème semble esquissé par Valère au premier acte de l'Avare : « ... Les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie ; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. »

La Chasse aux corbeaux aurait pu surpasser Perichon ou tout au moins en devenir le digne pendant si le moraliste n'avait bientôt cédé la place au confectionneur de vaudeville et laissé se réduire en comique de situation ce qui pouvait se développer en comédie de caractère. Mais Labiche n'était pas homme à forcer son talent. Il ne l'a fait qu'une fois, intimidé par la Comédie-Française qui lui avait ouvert ses portes, et Moi, œuvre ambitieuse et qui contient des traits excellents, n'est pas une parfaite réussite.

Avec Un chapeau de paille d'Italie, il invente un genre. La nombreuse postérité de ce chef-d'œuvre burlesque nous empêche de distinguer ce qu'il apportait de révolutionnaire à la scène : la technique du vaudeville-cauchemar. Les aventures de Fadinard, entraîné dans d'affreuses péripéties le jour même de son mariage et s'égarant dans les divers endroits où il faudrait avant tout qu'il ne se trouve pas, s'apparentent aux plus mauvaises rêveries. La recherche du chapeau, c'est la torture par l'espérance, la victime n'échappant à un double péril que pour courir vers un péril plus grave et fuyant en habit de nocce les monstres acharnés à sa perte : beau-père irascible, ancienne maîtresse, officier rageur et mari trompé. Poursuite insensée, le poursuiveur étant lui-même poursuivi, qui ne s'achèverait que par une explosion finale ou un carnage si Labiche, habile magicien, ne faisait sortir d'un chapeau l'heureux dénouement.

Il utilisera souvent cette technique du cauchemar et ses successeurs retiendront sa leçon. Dans On dira des bêtises une soirée délirante fait pressentir le deuxième acte de la Dame de chez Maxim. Florentine et la Môme Crevette, toutes attrayantes qu'elles sont, terrifient Dubouquet ou Petypon quand elles apparaissent au milieu d'une fête où leur sourire est une menace et leur seule présence une étrangeté. Ainsi le songe nous pousse, dévêtus, dans des lieux où il conviendrait d'être habillés. Pénible pour qui le subit, le cauchemar est risible pour celui qui, à l'état de veille, en entend le récit. Une des raisons du triomphe que remporta Un chapeau, c'est peut-être que le public, y retrouvant inconsciemment les procédés du mauvais rêve, était préparé à se soumettre au comique de l'absurde dont Labiche est le premier maître.

C'est le sens de l'absurde qui lui inspire tant de répliques où brille la logique de la déraison et dont l'équivalent se trouve dans les étincelles du « nonsense » anglo-saxon. Ces merveilles de l'humour, on ne saurait trop le conseiller, lecteur, de les recueillir au long de ces volumes et de les garder en mémoire. Il n'est pas de meilleur antidote contre les sombres pensées qu'inspirent à nos contemporains le sentiment de l'incommunicabilité et les méditations existentielles.

« Il n'y a pas d'Agnès dans l'œuvre de Labiche, il n'y a pas de Célémène non plus et, pour dire vrai, il n'y a pas de femmes, partant, il n'y a pas d'amour. »

Corrigeons cette remarque de Meilhac en ajoutant que si l'amour n'est pas absent du théâtre de Labiche, il ne constitue jamais l'essentiel de l'action — comme il l'est par exemple chez Marivaux — et que, si l'on y trouve de nombreuses femmes, aucune d'elles ne joue un rôle principal. Quant aux jeunes filles elles ne sortent guère de l'emploi d'oies blanches qu'on leur assigne traditionnellement (sauf chez Musset) dans les comédies de l'époque. En préparant leur trousseau elles attendent que leurs parents les « donnent » à quelque prétendant. Notons en passant qu'une société bourgeoise à la structure rigide était la providence des auteurs. Du jour où filles et garçons ont pu se marier sans le consentement de leurs pères, les dramaturges ont perdu ce qui formait le principal ressort de leurs intrigues depuis Roméo et Juliette jusqu'à Perrichon.

On trouvera dans le présent volume une gentille pièce, En manches de chemise, dont les deux héros sont pauvres et pourraient appartenir à la famille de certains personnages créés par O. Henry. Cela est une exception. Les gens de condition modeste chez Labiche ne sont à l'ordinaire que des comparses. Ainsi d'ailleurs que les aristocrates. Beaumarchais pouvait opposer l'une à l'autre ces deux classes, mais c'était avant 1789. Figaro ne se privait pas alors de parler librement au comte. Depuis l'âge du Roi-citoyen, le bourgeois règne et quand ses serviteurs ont envie de lui dire son fait, ils ne le font qu'en aparté.

« Parmi tous les types qui s'offraient à moi, écrit Labiche, j'ai choisi le bourgeois. Avec lui, rien d'excessif... Ses vices ne sont que des travers. Ses vertus ne vont jamais jusqu'à l'héroïsme. »

Ne nous laissons pas leurrer par cette indulgence. Balzac, mort un an avant que soit représenté le Misanthrope et l'Auvergnat, avait amplement montré que les vices de la bourgeoisie sont moins futiles que des travers et Labiche lui-même est plus incisif qu'il ne veut le dire. Mais il souhaite que l'on rie de ses créatures et non point qu'on les haïsse. Le tableau qu'il trace de la société de son temps serait bien sombre s'il ne l'éclairait à sa manière. « Que voulez-vous, disait-il, je vois gai. » Il voit gai mais juste. Un peu plus de noir dans la peinture de ses caractères et l'auteur du Prix Martin eût annoncé celui de la Parisienne.

En dépit de sa bienveillance, ces bourgeois — ses frères — il les traque de tous côtés. Qu'ils soient mariés, pères de famille et le plus souvent rentiers ou qu'ils soient jeunes et à la recherche d'un beau parti, ils partagent également le culte de l'argent. « Si je ne suis pas devenu son mari, dit l'un de ceux-ci, c'est par des circonstances indépendantes de ma volonté... Elle n'avait pas de dot. » Becque ni Mirbeau ne feront mieux. Parce qu'elle est plus légère que leurs flèches, celle de Labiche porte souvent plus loin.

En 1927, tout préparé que l'on était par Einstein à considérer le temps comme une notion toute relative, ce n'est pas sans surprise que je reçus une lettre signée d'Eugène Labiche qui était mort dix ans avant ma naissance.

Je venais de présenter au public un film qui s'inspirait fort librement du Chapeau de paille d'Italie dont j'avais tenté de traduire l'esprit avec les moyens du cinéma

muet, ce qu'aurait fait Labiche, me semblait-il, s'il avait écrit pour l'écran. (Quel prodigieux scénariste il eût été ! Dans nombre de pièces, plusieurs décors ne lui suffirent pas, il évoque ce qui se passe en dehors de la scène, il fait éclater le cadre du théâtre alors que Feydeau, mécanicien de précision, n'est à l'aise qu'entre cour et jardin.) Or, mon correspondant, qui, loin de blâmer ma hardiesse me félicitait d'avoir respecté « la finesse et la gaîté » de l'œuvre originale, n'était autre que le petit-fils de l'auteur.

Heureux de cette approbation, j'allai en remercier M. Eugène Labiche qui me fit cadeau d'un exemplaire de la Clef des champs, seul roman, comme on sait, qu'ait écrit son grand-père. Au cours de notre entretien, mon hôte ouvrit une malle où s'entassaient un grand nombre de brochures et de manuscrits. Jusqu'à ce jour-là, j'avais cru que tout Labiche était imprimé dans les dix volumes qu'édita Calmann-Lévy et j'appris que ce Théâtre complet n'en contenait qu'un tiers. Dès ce moment, je souhaitai que l'œuvre entière soit publiée. Quarante ans plus tard, ce souhait est heureusement exaucé.

Est-ce à cause des circonstances qui me permirent de connaître la Clef des champs ? j'aime ce roman de jeunesse et je vous conseille de le lire. Non seulement pour certaines scènes qui pourraient trouver place dans les Petits Bourgeois de Balzac ou les Scènes populaires d'Henri Monnier, mais aussi pour quelques pages qui nous révèlent un Labiche inattendu. Ainsi :

« C'est peu à peu que l'esprit parvient à détacher la bête des choses de la terre, il lui faut de longues insinuations, d'opiniâtres arguments pour convertir à la mort cette matière vivace et pour l'âme, ce n'est pas l'affaire d'un jour que de corrompre un géolier tel que le corps ! »

Le jeune héros pense au suicide, pas moins. Mais les orages qui s'étaient levés sur son front s'apaisent ; Émile se marie et « s'établit » :

« Ce n'est plus cet enfant chétif, malade, découragé, rêveur ; il est rentré dans la vie commune, dans la joie commune, dans le mouvement commun. A mesure que la poésie s'en est allée de lui, il s'est attaché à la terre. La poésie est une rêveuse mécontente, qui se soulève incessamment contre la matière ; dans une société organisée, c'est la pire des choses à mettre en pratique, elle conduit directement au dégoût de ce qui est. »

C'est un garçon de vingt-quatre ans qui écrit ces lignes amères. Au même âge, son ami Marc-Michel, le futur collaborateur du Chapeau, publiait dans le Sémaphore de Marseille des poèmes élégiaques et désenchantés. Rappelons que l'adolescence de l'un et de l'autre avait été bercée par les grandes vagues du romantisme et ne nous hâtons pas d'attribuer, selon la coutume, à tout auteur comique une âme désolée. Sans doute le monde que crée Labiche offre, au-delà de son apparence, un aspect plus repoussant qu'aimable mais la misanthropie du créateur est tempérée par son incorrigible bonne humeur et l'on admire qu'il ait pu dénoncer tant de laideurs en nous amusant.

Il s'attaque aux ridicules de la société mais non pas à ses lois. Nous savons pourtant qu'il n'était pas indifférent à la chose publique. Il s'est présenté aux élections législatives. Dans son programme — programme d'un ignorant, dit-il, il souhaitait « donner du travail à

quiconque le demande et du pain à quiconque travaille... » Nous savons aussi qu'il était croyant. « Je suis fort occupé, écrit-il dans une lettre, à faire sécher mes foins que le bon Dieu (j'y crois quand même) prend plaisir à arroser tous les deux jours ». Et il disait, adoptant le ton d'un personnage de Labiche : « Dieu, c'est mon homme. » Mais ses idées religieuses ou politiques ne se manifestent guère dans son œuvre.

Peut-être pensait-il sagement que sa personne devait s'effacer derrière la foule des créatures auxquelles, pour notre bonheur, il donnait la vie. Peut-être pensait-il aussi que les idées vieillissent et finissent comme nous-mêmes et que, dans un monde où la seule certitude est celle de cette fin, le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre existence est un éclat de rire.

RENÉ CLAIR,
de l'Académie française.

TABLE

PRÉFACE	VII
UNE CLARINETTE QUI PASSE.	1
LA FEMME QUI PERD SES JARRETIÈRES	15
ON DEMANDE DES CULOTTIÈRES.	30
MAM'ZELLE FAIT SES DENTS.	47
EN MANCHES DE CHEMISE	62
UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE	71
MAMAN SABOULEUX	103
UN MONSIEUR QUI PREND LA MOUCHE	119
SOUFFLEZ-MOI DANS L'ŒIL	136
LES SUITES D'UN PREMIER LIT	146
LE MISANTHROPE ET L'Auvergnat	159
DEUX GOUTTES D'EAU	175
PICCOLET.	190
EDGARD ET SA BONNE	203
LE CHEVALIER DES DAMES	219
MON ISMÉNIE	233
UNE CHARGE DE CAVALERIE.	247
UN AMI ACHARNÉ	259
ON DIRA DES BÊTISES	274
UN NOTAIRE A MARIER	291
UN UT DE POITRINE	323
LA CHASSE AUX CORBEAUX	336
UN FEU DE CHEMINÉE	366
NOTICES	377

UNE CLARINETTE QUI PASSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR EUGÈNE LABICHE ET MARC-MICHEL

représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
des Variétés, le 4 janvier 1851

ACTEURS qui ont
créé les rôles.

BRIDOIE, musicien ambulant.	MM. LECLÈRE.
TRÉFOIN, riche fermier.	DUSSERT.
PATERNE, son fils.	KOPP.
MATHURINE, femme de Tréfoin.	Mmes BLONVAL.
TOINETTE, servante.	VIRGINIE.

Une place devant une ferme. La maison à droite, une fenêtre au-dessus de la porte avec une poulie. — Au rez-de-chaussée une autre fenêtre faisant face au public. Au fond, à droite, un pommier. — À gauche, un mur avec un auvent, sous lequel est un cabriolet, dont les rideaux sont fermés. — Au quatrième plan, à gauche, une colline praticable. — À droite, un banc de verdure adossé à un petit arbre : à l'une des branches de l'arbre, pend une botte d'oignons qui séchent. — À gauche deux chaises, derrière les chaises, dans le coin, une table. — Au fond. la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRÉFOIN, MATHURINE, TOINETTE;
puis PATERNE à la fenêtre de la ferme.

Au lever du rideau, les trois personnages sortent de la ferme.

TRÉFOIN, *poussant Toinette*. — Allons! suffit! pas tant de barguignage... j'ai dit non... c'est non!

TOINETTE, *suppliante*. — Mon bon monsieur Tréfoin!

TRÉFOIN. — Il n'y a pas de bon M. Tréfoin!

TOINETTE, *passant près de Mathurine*. — M'ame Mathurine!...

MATHURINE. — En v'là assez, Toinette... vous ne pouvez plus rester chez nous...

TOINETTE. — Que va dire ma bonne mère, en apprenant que vous m'avez chassée...

TRÉFOIN. — Elle dira... que nous t'avons mise à la porte...

MATHURINE. — Et que nous avons bien fait...

TRÉFOIN. — Une petite servante de ferme qui ose lever ses vues ambitieuses sur le fils de son maître...

MATHURINE. — Du plus riche fermier de Grisy.

TRÉFOIN, *avec orgueil*. — Commandant des pompiers élu par ses concitoyens... et médaillé d'honneur pour une action d'éclat... (*À sa femme*.) Vous savez quelle action, m'ame Tréfoin!

MATHURINE. — Ça ne s'oublie pas...

TRÉFOIN, *à Toinette*. — Et c'est au moment où je mitonne pour notre héritier un mariage superbe...

TOINETTE. — Oh! mon bon maître... je vous atteste ben que je ne cherchions point M. Paterné...

TRÉFOIN. — Mais tu te laissais chercher par lui, ambitieuse...

TOINETTE. — Je me cachions le plus que je pouvions...

TRÉFOIN. — Mais tu te laissais trouver!

MATHURINE. — Allons, voyons, monsieur Tréfoin... lui avez-vous payé ses gages?...

TRÉFOIN. — Ma foi non... je n'y pensais pas... (*Fouillant dans sa poche*.) Combien qu'il t'est dû... dis vite...

TOINETTE, *pleurant*. — Je ne demandons rien, monsieur Tréfoin.

MATHURINE. — Voyez-vous l'orgueil!... Est-ce que tu te figures qu'on n'a pas les moyens de te payer...

TRÉFOIN. — Pas les moyens!... *(Il fait sonner les écus dans sa poche.)*

MATHURINE. — C'est trois mois qu'il lui revient...

TRÉFOIN. — A raison de dix écus par an... total : sept livres dix sous... *(Il les met dans sa main.)* Dont desquels à retenir... trois livres pour notre souprière neuve que Paterne t'a fait casser dimanche en voulant t'embrasser... ci trois livres... *(Il les remet dans sa poche.)* Plus, pour un dindonneau de six mois que Paterne a fait nêyer dans la mare aux canards, en



Tréfoin, poussant Toinette. — Allons! suffit! pas tant de barguignage... (Page 1.)

batifolant avec toi... ci... quatre livres... *(Il les remet dans sa poche.)* Total, dix sous qui te reviennent... *(Il les lui donne.)* Ça fait-il ton compte?...

TOINETTE, *qui regarde tristement vers la fenêtre de la maison*. — Oui, notr' maître.

MATHURINE, *qui pendant ce temps est allée prendre un morceau de pain dans la maison par la fenêtre du rez-de-chaussée, le lui donnant*. — Et v'là pour ton déjeuner.

TOINETTE, *refusant*. — Oh! c'est inutile!... *(Mathurine le lui met dans sa poche.)*

TRÉFOIN. — Voyez-vous l'orgueil!... et à présent ma mignonne...

TOINETTE, *tristement*. — Vous ne me laisserez pas dire adieu à notre jeune maître?

MATHURINE. — Ce n'est pas la peine.

TRÉFOIN. — On le lui dira de ta part...

TOINETTE. — C'est qu'il va avoir bien du chagrin.

MATHURINE. — Du chagrin!... Mam'zelle ne va-t-elle pas croire qu'elle a fait une passion...

TRÉFOIN. — Voyez-vous! voyez-vous l'orgueil! *(Il remonte.)*

MATHURINE. — Méfie-toi de ces idées-là, ma petite... souvent on se croit aimée... *(Avec émotion.)* Ça fait tant de bien de le croire!... et puis on est jeune... on se

laisse aller... et un beau jour l'amoureux disparaît... vous abandonne... on ne sait pas ce qu'il est devenu et alors...

TRÉFOIN, *redescendant*. — Qué que t'as donc, m'ame Tréfoin?...

MATHURINE, *essuyant une larme*. — Moi! rien!...

TRÉFOIN. — Si, t'es émue, t'es émue... et c'est à cause de c'te gamine-là... attends, je vas lui ficeler son paquet!... (*A Toinette*.) Veux-tu que je te dise une chose... Paterne, mon fils, s'est fichu de toi...

TOINETTE, *apercevant Paterne qui paraît à la fenêtre au-dessus de la porte, à part*. — Ah! le v'là!

TRÉFOIN. — Il ne t'aime pas seulement... gros comme une noisette...

TOINETTE, *regardant Paterne qui lui fait les signes les plus passionnés*. — Oui, monsieur Tréfoin...

TRÉFOIN. — Il t'a fait la cour... mais c'est pour s'amuser... pour faire le june homme.

TOINETTE, *regardant Paterne, qui nie de toutes ses forces*. — Oui, monsieur Tréfoin...

TRÉFOIN. — Il en contait à toutes les fillettes du pays... (*Paterne proteste; en gesticulant violemment, il manque de tomber par la fenêtre*.)

PATERNE. — Oh!...

TOINETTE, *effrayée*. — Ah!... (*Mathurine et Tréfoin se retournent et aperçoivent Paterne*.)

MATHURINE. — Qu'est-ce que c'est!

TRÉFOIN, *passant près de la maison*. — Attends! galopin! (*Paterne referme la fenêtre*.)

MATHURINE, *prenant Toinette par le bras, et la faisant passer devant elle*. — Et toi, en route, petite mijaurée...

TRÉFOIN. — Filons! et plus vite que ça!...

ENSEMBLE.

AIR de J. Nargeot.

TRÉFOIN et MATHURINE

Vite! il est temps d' mettre un terme
A tes ambitieux projets.
File! et surtout de cett' ferme,
Gard'-toi d'approcher jamais.

TOINETTE.

D' mon bonheur voilà le terme!
Que deviendrai-j' désormais!
Il reste, hélas! dans cett' ferme,
Et l'on m'en chass' pour jamais.

Pendant l'ensemble, Toinette fait des gestes d'adieu à Paterne qui a rouvert la fenêtre. Tréfoin et Mathurine s'en aperçoivent et se retournent; il la referme, et la rouvre aussitôt pour voir Toinette qui s'éloigne par la colline.

SCÈNE II.

TRÉFOIN, MATHURINE.

MATHURINE, *voyant Paterne*. — Encore!

TRÉFOIN. — Attends-moi!... je vas t'apprendre à jouer du télégraphe, mauvais gamin... (*Paterne referme tout à fait*.)

MATHURINE. — Ah! si tu n'y prends garde, ce garçon-là fera quelque sottise...

TRÉFOIN. — Le petit est passionné, madame Tréfoin... il devient très fougueux avec le beau sexe!... quelle précocité!... un enfant d'un premier lit, venu à sept mois... c'est vrai, je l'attendais au chasselas, il est arrivé aux melons...

MATHURINE. — Il est têtù!

TRÉFOIN. — Oh ça! il tient de sa mère, ma première femme... feu Javotte Grenuchard... en voilà une que je pleure peu.

MATHURINE. — Taisez-vous donc!

TRÉFOIN. — Oui! parlons de Paterne. Mon plan est tracé... je serai énergique!... ce n'est pas quand on est commandant des pompiers...

MATHURINE, *à part avec impatience*. — Allons! bon!

TRÉFOIN. — Médaille d'honneur pour une action d'éclat... et vous savez laquelle, Mathurine...

MATHURINE, *impatiente*. — Bon Dieu oui!

TRÉFOIN, *comme récitant une leçon*. — C'était la veille de Noël... le froid piquait...

MATHURINE, *l'interrompant*. — Je sais! je sais!...

TRÉFOIN. — Les passions de mon fils ont besoin d'être bridées... je les briderai!... j'emmène dès aujourd'hui Paterne au village voisin... où demeure Claudine Rousselet, sa prétendue... et de là chez le notaire, pour faire préparer le contrat...

MATHURINE. — A la bonne heure!

TRÉFOIN. — Il faut brusquer ce mariage... je le brusquerai!... je serai énergique!... Je vais atteler le cabriolet... (*Il remonte près du cabriolet*.)

MATHURINE. — Et moi, enfermer Paterne dans le grenier, jusqu'au moment du départ... Il serait capable de courir après cette petite Toinette! tant elle l'a ensorcelé... (*Elle va vers la maison*.)

TRÉFOIN. — Allez, m'ame Tréfoin... et soyez énergique... (*En disant ces mots, il a ouvert les rideaux du cabriolet, et jette un cri en apercevant Bridoie qui dort dans la voiture*.) Ah! crédienne! qu'est-ce que c'est que ça!

MATHURINE, *revenant*. — Quoi donc?

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRIDOIE.

TRÉFOIN. — Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?... (*Secouant le cabriolet*.) Eh! dites donc! l'homme!...

BRIDOIE, *se réveillant*. — Hein! heu!... des pratiques! (*Il embouche sa clarinette et commence un petit air*.)

MATHURINE. — En v'là un effronté!

TRÉFOIN, *le secouant*. — Voulez-vous descendre!...

BRIDOIE. — Demandez un rigaudon, un cotillon, une gavotte, une polka... voilà le musicien... la clarinette à six sous l'heure. (*Il porte sa clarinette à sa bouche, Tréfoin la lui retire, ce qui lui fait faire un couac prolongé*.)

TRÉFOIN, *en colère*. — Voulez-vous! voulez-vous descendre de ma voiture!

BRIDOIE, *se levant pour descendre*. — C'est à vous?... excusez, mon bourgeois... j' vas vous rendre mon lit...

MATHURINE. — Son lit!...

TRÉFOIN, *qui tient les brancards*. — Allons! hop! hop! (*Il secoue le cabriolet*.)

BRIDOIE, *qui est en train de descendre*. — Doucement!... holà! hô ô... cadet!...

TRÉFOIN, *en colère, posant les brancards.* — Cadet!...
BRIDOIE, *sautant à terre.* — Elle est dure, votre banquette!...

TRÉFOIN. — On vous les rembourrera...

BRIDOIE. — Ça ne sera pas de trop...

TRÉFOIN. — Qui t'a fait si hardi que de grimper là-dedans...

BRIDOIE. — Ça! c'est par discrétion, mon bourgeois.

TRÉFOIN et MATHURINE. — Hein?...

BRIDOIE. — J'aurais mieux aimé coucher dans votre grange... mais hier il était tard... j'ai pas voulu vous déranger... le temps menaçait, mon bourgeois... un temps fameux pour les luzernes... mais trop humide pour les chrétiens... pour lors, j'ai fait mon lit dans ce machin que j'ai trouvé là sur la route...

TRÉFOIN. — Et de quel droit, s'il vous plaît?...

BRIDOIE. — Dame! comme dit M. le maire... la route est aux passants... Tout homme qui passe est passant... et vu que je passais... je m'ai dit : Te v'là chez toi, mon bonhomme... On a oublié un lit dans ta chambre à coucher... tu serais bien bête de dormir à côté, au lieu de coucher dedans...

TRÉFOIN. — Ah! c'est fort!

BRIDOIE. — Ça vous fâche! tiens! pourquoi que vous laissez traîner votre mobilier chez le monde?

TRÉFOIN. — Chez le monde! Il a des raisonnements à vous faire grincer!... Savez-vous bien à qui vous parlez?...

BRIDOIE. — Non.

TRÉFOIN. — Savez-vous que je suis commandant des pompiers?...

BRIDOIE. — Alors, pourquoi que vous prenez feu!... éteignez-vous!...

TRÉFOIN. — Animal! si je prends ma chambrière!...

BRIDOIE, *passant à droite.* — Holà! hô ô ô!... les animaux, ça ne se bat plus... y a une loi...

MATHURINE, *allant à Tréfoin.* — Ne perdons pas notre temps... il finira par s'en aller...

BRIDOIE, *reprenant le milieu, et suivant tour à tour Tréfoin et Mathurine qui donnent des signes d'impatience.* — Vous ne seriez pas incommodés par les rats, souris, taupes, hannetons, entorses, mulots, dents de sagesse et autres insectes malfaisants? Voilà le destructeur, le guérisseur, l'exterminateur... qui leur fait peur!... Vot' serviteur de tout mon cœur!...

TRÉFOIN. — Ah! mais! ah! mais! il m'agace!

MATHURINE, *allant à lui.* — Laisse-le tranquille! dépêche-toi d'atteler... je vas veiller sur Patern...
(*Elle remonte pour rentrer, Bridoie la suit.*)

BRIDOIE, *à Mathurine.* — Vous n'auriez pas une noce, un baptême, un enterrement... v'là la clarinette à six sous l'heure... profitez de la clarinette...

MATHURINE. — Nous n'aimons pas la musique. (*Elle rentre.*)

BRIDOIE, *à Tréfoin.* — Du Rossini, mon bourgeois?... pour trois sous de Rossini!...

TRÉFOIN, *roulant la voiture vers la gauche.* — Si je te retrouve ici tout à l'heure, gare le garde champêtre!
(*Il disparaît par le troisième plan à gauche.*)

SCÈNE IV.

BRIDOIE, *seul.*

Le garde champêtre!... je le vénère le garde champêtre! mais je n'en ai pas peur... je suis en règle... j'ai le permis des autorités pour exercer mes petites industries dans les campagnes... Ils ne sont pas musiciens ces gens-là! C'est égal, je n'ai pas mal dormi dans leur *tirbury*. Quelle heure est-il? (*Il regarde le soleil.*) Huit heures et demie, au soleil... c'est ma montre... une de mes propriétés... Je disais aussi : Le coffre commence à m'adresser des réclamations. (*Il regarde dans sa besace.*) Rien dans le garde-manger!... je l'ai vidé hier au soir à mon souper... voilà ce que c'est d'être friand!... Mais, bah! j'ai remarqué une chose... quand je me passe de déjeuner... ça me sert d'absinthe pour le dîner!... Le dîner!... mais c'est qu'ils n'ont pas l'air musiciens dans ce pays-ci!... ils n'ont pas du tout l'air musiciens!...

SCÈNE V.

BRIDOIE, TOINETTE.

TOINETTE, *arrivant par la colline.* — Je n'ons pas le courage de m'en retourner chez ma mère... (*Regardant la maison.*) Si je pouvais le voir encore une fois...

BRIDOIE, *se retournant, à part.* — Des pratiques!... (*Il tire sa clarinette et joue le même air que ci-dessus.*)

TOINETTE, *regardant la fenêtre de loin.* — Ah! ça le fera peut-être venir...

BRIDOIE. — Ma belle demoiselle, trois sous de musique pour mon café au lait du matin!... (*A part.*) Elle n'a pas l'air beaucoup plus calée que moi...

TOINETTE, *lui donnant son pain.* — Tenez, brave homme... prenez et mangez.

BRIDOIE, *le prenant.* — Votre pain!... (*Le sentant.*) Il sent bon!... (*Hésitant à le manger.*) Ah ça! et vous?...

TOINETTE, *tristement.*AIR : *Si je dors, si je veille (Secret du diable, acte 1er).*

N' craignez pas qu'ça me prive;

Je ne saurais manger.

Et ma joie est bien vive

D' pouvoir vous soulager.

Prenez, prenez, pauvre homm', prenez mon pain,

Prenez, prenez... car moi, je n'ai pas faim.

BRIDOIE. — Pas faim... à votre âge!... moi, quand j'étais jeunet, comme vous, j'aurais mangé des fers à cheval, quoi! excepté, pourtant, quand j'avais du chagrin!... c'est drôle comme ça nourrit, le chagrin!... (*Coupant avec son couteau des petits morceaux de pain qu'il mange.*) Peut-être que vous en avez... sans indiscrétion... ma belle enfant!...

TOINETTE, *essuyant ses yeux.* — Oh! oui, j'en ai... et de bien gros!...

BRIDOIE, *vivement*. — Vrai? tant mieux!... (*Se reprenant aussitôt.*) Oh! pardon!... c'est que les chagrins... c'est encore des insectes que je détruis... quand je peux... rien que de les dire, ça soulage... Tenez (*lui montrant le banc, à droite*), venez vous mettre là, à côté de la vieille clarinette que vous avez invitée à déjeuner... (*Il s'assied, elle s'assied machinalement auprès de lui, les yeux toujours fixés sur la fenêtre.*) Et contez-lui ça... en grignotant tous les deux. (*Il lui tend un morceau qu'il a coupé.*)

TOINETTE, *refusant*. — Merci!...

BRIDOIE.

MÊME AIR.

Rien qu'un peu, j'vous en prie,
Vous avez si bon cœur!
D' manger en compagnie,
Ça m' paraîtra meilleur.

Mordez, mordez! un p'tit peu de vot' pain;
Mangez, mangez... ou bien j' n'aurai plus faim.

Il lui porte doucement à la bouche le pain qu'elle tient; elle y mord un petit morceau par complaisance, et toujours préoccupée de Paterné.

Vous n'aimez peut-être pas le pain sec... (*Il regarde autour de lui et voit les oignons.*) Tiens! des petits oignons qui sèchent... (*Il en arrache et lui en offre.*) En voulez-vous?

TOINETTE, *refusant d'un geste et à part*. — Il ne viendra pas.

BRIDOIE, *mangeant*. — Mais vous regardez toujours c'te maison, avec de gros soupirs... Est-ce que vous seriez de la ferme?

TOINETTE. — J'en étais encore ce matin... on vient de me chasser...

BRIDOIE. — Vous chasser!... vous!... un vrai agnelet du bon Dieu!... Ils sont durs ces gens-là... En général... les gens qui n'aiment pas la clarinette...

TOINETTE. — J'n'avais pas à m'en plaindre... notr' jeune maître était si bon pour moi.

BRIDOIE. — Ah! il y a un jeune maître?...

TOINETTE. — Oui!... leur fils... M. Paterné...

BRIDOIE, *à part, mangeant*. — Je pressens le mal...

TOINETTE. — Ils vont le marier à une fille riche d'à deux lieues d'ici... et alors, ils m'ont dit ce matin : Toinette... faut t'en aller... tu ne peux plus rester chez nous... va-t'en. Et je suis partie sans seulement lui dire adieu!... (*Elle essuie une larme.*)

BRIDOIE, *attendant, à part*. — Et elle revient rôder autour... j' connais ça...

TOINETTE. — Et, voyez-vous, il ne sera pas heureux dans ce mariage... cette Claudine Rousselet, sa prétendue... elle a des écus... c'est vrai... mais elle n'a pas un bon cœur... il sera malheureux!

BRIDOIE, *ému*. — Et c'est ça qui vous chagrine, pauvre petite...

TOINETTE, *pleurant*. — Oh oui!... car moi... je...

BRIDOIE. — Vous l'aimez!... (*Amèrement.*) Vous croyez à l'amour, vous!... c'est juste!... à votre âge!... qu'est-ce qu'on ne croit pas!...

TOINETTE. — Si j'y crois!!!

BRIDOIE. — Méfiez-vous!... l'amour... l'amour, mon enfant, c'est encore un insecte rongeur... bon à détruire... quand on le peut...

TOINETTE, *à part*. — Le v'là comme madame Tréfoin... qu'est-ce qu'ils ont donc tous après l'amour?...

BRIDOIE. — Vous ne savez pas ce qu'il peut entraîner de ruine, de malheur... moi aussi j'ai aimé!... (*Mouvement de Toinette.*) Vous me regardez?... je parle de longtemps... j'étais jeune alors... plein de courage, plein d'espoir... moi aussi... je croyais!... pour elle, j'ai tout sacrifié... ma vie!...

TOINETTE, *avec élan*. — Oh! oui!... pour notre jeune maître!... je me jetterais dans le feu!...

BRIDOIE, *avec une vive émotion*. — Dans le feu!... oui, c'est bien cela... on se jette dans le feu... pour la sauver... on la sauve!...

TOINETTE. — Eh bien?...

BRIDOIE. — Eh bien?... on se brûle... imbécile! c'est bien fait!... alors on vous porte à l'hôpital... pendant deux mois vous restez là sur un lit... lié, ficelé, comme un paquet... vous demandant tous les jours : Viendra-t-elle?... et elle ne vient pas!... alors vous vous traînez jusqu'à sa porte... et là... vous apprenez...

TOINETTE, *vivement*. — Elle était morte?...

BRIDOIE, *avec éclat*. — Non... (*Se levant.*) Elle était mariée à un autre!...

TOINETTE. — Oh!!! (*Elle se lève.*)

BRIDOIE, *amèrement*. — Dame! deux mois... c'est si long!... aussi croyez-moi, n'aimez personne... ayez le cœur sec et dur... au moins on ne souffre pas... on devient heureux... mais l'imbécile qui s'attache... découragé, n'ayant plus de goût à rien, il s'exile... il s'embarque... cherchant le bonheur sans le trouver... et quand l'âge arrive... sans amis, sans famille, il ne lui reste plus que ses souvenirs... sa besace... et sa clarinette...

TOINETTE, *avec compassion*. — Pauvre homme!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PATERNE.

PATERNE, *paraissant à la fenêtre et appelant Toinette*. — Stt! stt!...

TOINETTE, *joyeuse*. — C'est lui!

BRIDOIE, *vivement*. — Des pratiques!... (*Il embouche sa clarinette et joue son air.*)

PATERNE, *voulant le faire taire*. — Assez!... assez, musicien... vous allez attirer maman... (*Bridoie cesse.*)

TOINETTE. — Oh! prenez garde, monsieur Paterné... PATERNE, *à demi-voix*. — Elle m'a enfermé ici... prisonnier comme un bédouin... mais j'ai un escalier... (*Il jette en dehors la corde qui est passée à la poulie.*) Eh! l'homme! donnez-moi un coup de main... tenez la corde...

BRIDOIE, *la prenant*. — Volontiers, petit bourgeois...

PATERNE. — Bien!... comme ça... tenez ferme...

BRIDOIE. — Allez-y... (*Paterné se laisse glisser.*)

TOINETTE. — Mon Dieu!... si on venait!...

BRIDOIE, *laissant Paterné suspendu en l'air*. — Est-ce qu'on vient?

PATERNE. — On vient?

TOINETTE. — Non!...

BRIDOIE. — Bon! (*Il continue. Paterné est descendu, il est en grande toilette de paysan.*)

BRIDOIE. — V'là ce que c'est...

PATERNE, *qui est tombé sur son derrière*. — Merci, clarinette... (*Se relevant.*) Tenez, v'là un sou pour votre peine. (*Il le lui offre.*)

BRIDOIE, *refusant*. — Un sou!... pour ça?... je ne suis pas mendiant...

PATERNE. — Eh ben, alors... pour votre musique.

BRIDOIE, *prenant le sou*. — C'est différent. (*A part.*) Il apprécie l'harmonie, lui!

PATERNE, *courant à Toinette et l'embrassant, les deux enfants se prennent les mains*. — Toinette!... ma pauvre Toinette!... j'ai tant de choses à te dire... ça m'étouffe...

BRIDOIE. — L'amoureux!... c'est pas un vilain gars...

TOINETTE. — Moi, m'sieur Paterné, j' n'ai qu'à vous dire... adieu!

PATERNE, *qui extravague*. — Adieu!... jamais!... (*Montrant sa toilette.*) On m'a fait beau pour la Rousselet... je la déteste... Elle est rousse, la Rousselet!... t'as des beaux cheveux noirs, je les aime!... je t'aime!... c'est toi que je veux!... (*Il l'embrasse coup sur coup, elle pleure.*)

BRIDOIE, *attendri, s'approchant*. — Comme moi, autrefois... je me reconnais...

PATERNE, *le repoussant*. — Otez-vous de là, vous... vous nous gênez...

BRIDOIE, *s'éloignant*. — Bien! bien! allez!... J'vas achever mon pain là-bas... (*Il remonte.*)

TOINETTE. — J' vous ai vu, m'sieur Paterné... c'est tout ce que je voulais... faut pas désobéir à vos parents.

PATERNE, *hors de lui*. — Qu'est-ce que ça me fait!... qu'on me gifle!... qu'on m'assomme!... qu'on me tue!... pourvu que je vive avec toi, ça m'est égal!... tout m'est égal...

TOINETTE, *émue*. — Paterné!...

BRIDOIE, *à lui-même*. — Et j'peux rien faire pour eux!... (*Il secoue le pommier, des pommes tombent.*) Tiens!...

PATERNE, *se retournant*. — Qu'est-ce que vous faites, vous, là-bas!... le pommier à papa!...

BRIDOIE, *ramassant des pommes*. — C'est des pommes tombées!...

PATERNE. — Pardi!... vous secouez l'arbre!... et papa qui les compte, ses pommes! ah ben! il va être content le père Tréfoin!...

BRIDOIE, *s'approchant vivement*. — Tréfoin!... qui ça, Tréfoin!... l'bourgeois de c'te ferme?...

PATERNE. — Oui! papa!...

BRIDOIE, *plus vivement*. — Oh! mon Dieu!... et sa femme s'appelle?...

PATERNE. — Elle s'appelle maman!...

BRIDOIE. — Maman quoi?... imbécile!...

PATERNE, *fâché*. — Imbécile!...

TOINETTE. — Ce trouble!...

BRIDOIE, *secouant Paterné*. — Parle... parle donc!... elle s'appelle?

PATERNE. — Maman Mathurine...

BRIDOIE, *à part*. — C'est elle!... Et elle m'a chassé... Un cœur dur! J'aurais dû la reconnaître...

MATHURINE, *appelant dans la maison*. — Paterné! Paterné!... (*Paraissant à la fenêtre du rez-de-chaussée.*) Ah! qu'est-ce que je vois là!... (*Elle disparaît.*)

PATERNE, *passant à gauche*. — Je vas être giflé!... (*Prenant Toinette.*) Partons pour Alger!...

TOINETTE, *se dégageant et voulant fuir*. — Adieu!... adieu!... monsieur Paterné!...

BRIDOIE, *les arrêtant et d'un ton grave et sérieux*. — Non, restez!... restez... J'ai idée que je peux faire quelque chose pour vous!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHURINE.

MATHURINE, *entrant avec colère*. — Encore ici, petite effrontée!... (*Allant à Paterné.*) Et toi, mauvais sujet! qui te sauves par les fenêtres... (*Elle lève la main Toinette se réfugie à la gauche de Bridoie.*)

PATERNE, *reculant*. — J'vas être giflé!...

BRIDOIE. — Ne bougez pas. (*A Mathurine.*) C'est moi qui lui ai tiré le cordon.

MATHURINE. — Vous!... je vas vous faire chasser du pays... un vagabond... un homme sans profession, qui vient rôder autour des fermes!...

BRIDOIE. — Sans profession!... Eh ben? et ça?... (*Il tire de sa besace une grande pancarte qu'il se passe au cou, et sur laquelle on lit le prospectus suivant qu'il chante, en le montrant du doigt à Mathurine. Pendant ce temps, Paterné remonte tout doucement près de Toinette.*)

AIR : *C'est ce qui me console.*

Qu'est-c'qui prend taupes et souris,
Et tous insectes gros ou p'tits,
Pour un peu de monnaie?
Qu'est-c' qui les maux de dent guérit?
Et les pommes de terre aussi?
C'est le père Bridoie (*bis*)!

MATHURINE, *à part*. — Bridoie!...

BRIDOIE, *bas*. — Il faut que te je parle, Mathurine... renvoie ces enfants...

MATHURINE, *résistant*. — Mais c'te petite...

BRIDOIE, *bas*. — Le temps de causer!... dis-leur...

MATHURINE, *aux enfants*. — Rentrez...

PATERNE, *étonné*. — Ah! ah!...

BRIDOIE. — Va!...

PATERNE, *stupéfait*. — Oui, bonne clarinette!... (*A part.*) Comme il fait aller maman! (*Haut.*) Oui, bonne clarinette. (*Il entre à la maison avec Toinette.*)

MATHURINE, *à part*. — Après vingt ans!... que me veut-il?...

SCÈNE VIII.

MATHURINE, BRIDOIE.

BRIDOIE. — Nous voilà seuls...

MATHURINE, *avec froideur et dédain*. — Que demandez-vous?... parlez!... Est-ce de l'argent? voyons... combien?...

BRIDOIE. — Combien?... Te v'là bien généreuse à c'te heure?... Je ne demande rien.

MATHURINE. — Alors... qu'êtes-vous venu faire ici?... troubler mon repos, mon ménage!...